

# L'ÂME

## DÉMONSTRATION DE SA RÉALITÉ

DÉDUITE DE L'ÉTUDE

DES EFFETS DU CHLOROFORME ET DU CURARE

SUR

L'ÉCONOMIE ANIMALE

PAR

**M. RAMON DE LA SAGRA**

Membre correspondant de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques),  
de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique,  
de l'Institut des Pays-Bas, etc

PARIS

GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1868

Droits de traduction et de reproduction réservés.

IMPRIMERIE L. TOINON ET C<sup>o</sup>, A SAINT-GERMAIN.



» opération. Vous venez de diviser, nous disaient-ils,  
 » tel lambeau de peau, vous avez traversé telle partie  
 » de la plaie avec des épingles, je le vois, mais je ne le  
 » sens pas<sup>1</sup>. »

Plus tard, M. Velpeau<sup>2</sup> faisait connaître à l'Académie des sciences de nouveaux faits non moins remarquables.

Un noble Russe avait réclamé les soins de l'éminent chirurgien pour une maladie dont les progrès ne pouvaient être arrêtés que par une opération des plus douloureuses. Il s'agissait d'extirper un œil devenu cancéreux. Soumis aux vapeurs anesthésiques, le malade tombe dans un sommeil complet, et l'opération est pratiquée sans qu'il manifeste la moindre douleur. A son réveil, il expliqua au docteur ce qui s'était passé en lui. « Je n'avais pas perdu, lui dit-il, la suite de mes  
 » idées : résigné à l'opération, je savais que vous y pro-  
 » cédiez et j'en suivais toutes les phases, non que je  
 » sentisse la moindre douleur; mais j'entendais dis-  
 » tinctement le bruit de votre instrument qui pénétrait  
 » dans les parties, qui les divisait et séparait ainsi ce  
 » qui était malade de ce qui était sain. » — Ainsi, ajoute Velpeau, sauf la douleur et la faculté de réagir, l'intelligence persistait et analysait jusqu'à l'opération elle-même.

1. Ouvrage cité, p. 35.

2. 4 mars 1850.

Voici un autre cas du même auteur. — « Une dame qui n'avait manifesté aucun signe de douleur pendant que je la débarrassais d'une volumineuse tumeur, se réveilla en souriant et me dit : « Je sais bien que c'est  
 » fini; laissez-moi revenir tout à fait et je vais vous ex-  
 » pliquer cela... Je n'ai absolument rien senti, ajouta-  
 » t-elle bientôt, mais voici comment j'ai su que j'étais  
 » opérée. Dans mon sommeil, j'étais allée faire une  
 » visite à une dame de ma connaissance, pour l'en-  
 » tretien d'un enfant pauvre que nous avions à placer.  
 » Pendant que nous causions, cette dame me dit : Vous  
 » croyez être en ce moment chez moi, n'est-ce pas ?  
 » Eh bien, ma chère amie, vous vous trompez complé-  
 » tement, car vous êtes chez vous, dans votre lit, où  
 » l'on vous fait l'opération à présent même. Loin de  
 » m'étonner de son langage, je lui ai naïvement ré-  
 » pondu : Ah ! s'il en est ainsi, je vous demande la per-  
 » mission de prolonger un peu ma visite, afin que tout  
 » soit fini quand je rentrerai à la maison. Et voilà  
 » comment, en ouvrant les yeux, avant même d'être  
 » réveillée tout à fait, j'ai pu vous annoncer que j'étais  
 » opérée. »

Parmi les substances anesthésiques récemment employées, il faut mentionner le *quadri-chlorure de carbone*, qui est capable, d'après les observations du docteur P. Smith, de produire l'anesthésie en très-peu de temps, souvent dans l'espace d'une demi-minute. L'insensibilité peut être maintenue avec ou sans l'évanouis-



physiologistes qui croient possible l'engourdissement des centres nerveux pendant l'anesthésie ; car si ces centres étaient affectés par l'éther, ils ne pourraient pas, en aucune manière, aider aux fonctions intellectuelles.

Dans la paralysation des organes, d'où résulte l'extinction complète de la vie de relation avec permanence de la vie intellectuelle, il y a des gradations successives, que nous avons clairement expliquées, mais qui ne le seront jamais trop pour se former une idée exacte du phénomène de l'isolement de l'âme auquel elles conduisent. L'aliénation commence par les impressions tactiles qui produisent la douleur ; elle continue par celles qui concernent les impressions multiples du tact, comme celles de la température, de l'humidité, de la rugosité, etc., montrant successivement ses effets, par la paralysie des impressions visuelles, acoustiques, olfactives, sapides<sup>1</sup>. — C'est seulement lorsque la pensée se trouve complètement privée ou aliénée de toutes ces impressions sensoriales, qu'on peut dire qu'elle reste dans un état d'isolement absolu, non pas de la matière (rien ne le démontre) mais des sens. L'isolement est produit : 1° par la paralysie de tous les nerfs conducteurs des impressions aux centres nerveux ; 2° par la suppression qui en résulte de la transformation opérée dans ceux-ci, des *impressions*

1. L'ordre que suivent ces paralysies diverses, est très-variable.

par eux reçues, en *impulsions* motrices, ou si l'on aime mieux, du *mouvement centripète* de la périphérie aux centres, en *mouvement centrifuge* de ces centres à la périphérie. Nous savons déjà que cette transformation peut, dans l'état normal, être perçue ou non perçue ; elle donne lieu aux mouvements volontaires dans le premier cas, involontaires dans le second.

L'éther atteint, paralyse tous ces mouvements qui sont de l'ordre matériel ; mais les fonctions intellectuelles, qui appartiennent à l'ordre des sentiments, restent en activité et lorsque les sens ne continuent pas à leur en procurer, elles s'exercent sur des idées antérieurement acquises. L'éther peut aussi porter atteinte à une partie, à deux parties, à trois parties, et finalement à tout l'ensemble du système nerveux ; mais, dans le premier cas (celui des atteintes partielles), la pensée peut continuer de s'exercer sur les impressions fournies par les sens non paralysés, et dans le deuxième cas (celui d'interruption complète des impressions sensoriales), la pensée s'exerce sur les idées précédemment acquises.

Ce serait ici le lieu d'examiner une autre question, de faire une incursion dans le domaine du magnétisme animal, qui soutient la permanence des facultés sensoriales en dehors des sens, c'est-à-dire de la vision, de l'audition, du goût, de l'odorat, pendant la paralysie complète des organes qui, dans l'état normal, procurent ces impressions. Mais cette doctrine, dont nous ne



voulons ni contester ni soutenir la vérité, n'est pas admise par la science physiologique, ce qui est suffisant pour que nous l'éliminions du cercle de nos recherches actuelles.

Les faits anesthésiques dont résulte la séparation absolue de la *sensibilité*, attribut non organique de toute fonction organique ou de la vie animale, sont faciles à expliquer par notre théorie; car on conçoit parfaitement que les opérés ne sentent ou n'expriment aucune douleur, puisque les nerfs de la transmission des impressions physiques, qui pouvaient les faire naître, sont paralysés; que d'autres individus ne sentent pas non plus, mais qu'ils conservent encore jusqu'à un certain point l'usage de leurs sens, comme celui qui a été signalé à l'Académie de médecine, le 19 janvier 1847, par M. Malgaigne, et les expériences que M. Gerdy fit sur lui-même, pendant laquelle il conservait encore la faculté de voir, d'entendre, de toucher, d'odorier, de penser, en un mot, alors qu'il était insensible aux piqûres d'épingles et aux pincements. On peut également concevoir très-bien que d'autres malades disent avoir senti la douleur sans avoir eu la force de l'exprimer; car il est certain qu'alors l'impression transmise par des nerfs affectés, n'arrivait pas avec l'énergie suffisante pour opérer sur le cerveau la réaction que l'exercice des nerfs moteurs exige. C'est ainsi que M. Vulpian dit très-bien qu'avec l'éther ou le chloroforme, la motricité nerveuse disparaît avant l'irritabilité

musculaire (*Leçons*, p. 128), et cette perte de motricité est la cause du défaut de force chez les opérés, pour exprimer la douleur qu'ils sentent. — Les cas d'exaltation de la sensibilité peuvent également être bien expliqués par une impression trop forte, produite par l'agent anesthésique sur les nerfs conducteurs des impressions qui, au lieu de les assoupir, les exalte. Enfin, nous pouvons donner l'explication des cas très-curieux et intéressants, où la douleur est exprimée par des mouvements et des cris, sans la moindre connaissance de la part de l'opéré. — Ces cas, très-fréquents, confirment l'idée que si les mouvements violents et les cris aigus sont ordinairement des signes extérieurs de la douleur, bien des fois ils peuvent être automatiques, n'être que la simple manifestation des réactions des nerfs moteurs (mouvements réflexes), semblables à mille autres qui ont lieu dans des parties de l'organisme. — Ce qui manque à ces impressions, c'est d'être perçues, d'être *senties*, car sans sensibilité, il n'est pas possible qu'il y ait de la douleur, la douleur n'étant qu'une pensée, et la pensée ne pouvant pas avoir lieu sans sentir, comme cela a été clairement dit et démontré.

Nous venons d'exposer les divers effets de l'éther et les divers états où il plonge l'être humain. La vie de relation avec le monde a cessé absolument; la vie même végétative ou organique semble prête à s'éteindre. Un pas de plus, et l'existence vitale cessera, surprenant l'âme dans ses pensées et ses rêves. Mais nous ne nous



rieur, elle rentre dans un état de bonheur, qui lui est comme normal.

Puisque c'est un fait parfaitement constaté par les phénomènes anesthésiques, que l'éther éteint la vie des nerfs conducteurs des impressions des sens, tout en laissant libres les facultés intellectuelles, il devient incontestable aussi, que ces facultés ne dépendent pas essentiellement des organes nerveux. Or, comme les organes des sens, qui procurent les impressions, n'agissent que par les nerfs, il est clair que, ceux-ci étant paralysés, tout l'organisme de la vie animale, de la vie de relation, reste anéanti pour ces facultés intellectuelles, qui fonctionnent nonobstant. Force est donc d'avouer que leur existence, ou plutôt, que leur réalité ne dépend pas essentiellement de l'organisme, et que dès lors, elles procèdent d'un principe divers de lui, indépendant de lui, pouvant fonctionner sans lui et en dehors de lui.

Cela ne veut, cependant, dire que les facultés intellectuelles puissent agir sans aucun genre d'organisme. Celui qui se trouve paralysé, dans les cas d'anesthésie, et duquel l'âme semble détachée, c'est l'organisme constitutif des organes appelés de la *perception*, qu'on doit nommer sens pour l'*impression*. Malgré cette paralysie, l'âme agit, fonctionne, *pense*, au moyen des organes intérieurs qui sont restés intacts.

Voici donc la réalité de l'âme rigoureusement démontrée, incontestablement établie, sans qu'aucune obser-

vation physiologique puisse lui porter atteinte. Nous pouvons voir sortir de cette conclusion comme des jets de lumière qui éclairent des horizons lointains, que nous n'aborderons pas cependant, parce que ce genre d'études sort du cadre que nous nous sommes tracé et que nous croyons avoir suffisamment rempli. La réalité de l'âme reste donc démontrée pendant la vie actuelle, pendant laquelle seule nous pouvons étudier ses fonctions, quoiqu'elles se montrent pleines d'obscurités et de mystères inexplicables. Nous croyons même qu'un certain nombre le seront toujours, par le défaut de nos moyens de sentir ou d'apprécier les phénomènes de l'existence organique. Ces moyens sont les sens, intermédiaires trompeurs, qui ne nous procurent que des idées d'apparences sur la nature ou le monde extérieur : vérité qui sera mieux démontrée dans un autre ouvrage, qui contiendra le complément indispensable de celui-ci; savoir, la démonstration que L'ÂME EST LA SEULE RÉALITÉ EXISTANTE CHEZ L'HOMME.

Nous ne devons point terminer ce chapitre, sans faire mention des circonstances intéressantes, sous plus d'un rapport, qui accompagnent l'état d'ivresse heureuse où l'âme se trouve dans les cas divers de son aliénation, que nous avons mentionnés; car les manifestations extérieures offrent des caractères différents, dont nous allons tâcher d'expliquer la cause. Ainsi, dans les cas où l'aliénation est produite par l'action paralysante des



ment de tout ce qui se rapporte au *mouvement*, considéré soit en lui-même, comme l'expression d'une propriété nerveuse, soit comme une des manifestations de la sensibilité réelle. De quelque manière que cette action soit envisagée, on la trouve toujours rapportée au *mouvement*.

La notion précise que nous donnons de ce grand phénomène, dans un autre ouvrage, constate qu'il n'est que la *manifestation* de la *force*, en dehors de laquelle manifestation il n'y aurait, pour nous, aucun phénomène dans la nature. Par conséquent, le *curare* et le *chloroforme* s'attaquant ensemble à tout ce qui est *mouvement organique*, atteignent la source de tous les *phénomènes de la vie*, lesquels ne constituent qu'une partie bien restreinte, certainement, des *phénomènes de la nature*.

Mais dans l'existence de l'être, il y a quelque chose de plus que les phénomènes, résultats immédiats et complexes du *mouvement* ou de la *manifestation de la force*; ces phénomènes, pour l'être ou chez l'être, ne constituent que sa *vie matérielle* ou *organique*. Il y a une autre chose plus élevée, plus remarquable, plus complexe encore. C'est la *perception* ou la *faculté de percevoir* ces phénomènes de l'organisme, faculté tellement en dehors des *mouvements* sur lesquels elle s'exerce, que l'organisme pourrait et peut en effet continuer de vivre, sans que ces phénomènes soient *perçus* ou *sentis*.

C'est cette distinction entre la *faculté de sentir* et la *vie organique*, qui est parfaitement constatée par l'étude que nous venons de faire de l'action du chloroforme et du curare; il en résulte la démonstration incontestable de la coexistence de deux ordres de faits dans la vie humaine; savoir : 1<sup>o</sup> ceux qui se rapportent au *mouvement*, à la *matière*, à la *vie organique*; 2<sup>o</sup> ceux qui procèdent du *sentiment*, de l'*esprit*, de la *vie intellectuelle*.

Nos raisonnements ont constaté également que ces agents, le *curare* et le *chloroforme*, n'atteignent pas, ne peuvent pas atteindre (parce qu'ils sont matériels) les fonctions de la vie intellectuelle, qui continuent de se produire libres et indépendantes pendant l'action énergique de ces agents sur l'organisme.

Le point de vue psychologique sous lequel nous venons de présenter les effets des substances anesthésiques sur l'économie animale, et les conséquences que nous en avons déduites en faveur de la *réalité de l'existence de l'âme*, doivent suggérer l'espoir qu'une méthode semblable appliquée à l'étude d'autres phénomènes analogues de la vie, pourrait conduire au même résultat.

Aucune déduction ne serait plus juste, car les effets physiologiques et psychologiques qui se montrent pendant l'ivresse alcoolique, le délire pathologique, le sommeil naturel et magnétique, l'extase et même la folie, offrent la plus grande ressemblance, dans beaucoup de



points, avec les effets des substances anesthésiques que nous venons d'étudier dans cet ouvrage.

Une telle concordance de divers phénomènes, procédant de causes différentes, en faveur d'une conclusion identique, lorsqu'elle sera démontrée, ne doit pas nous surprendre. Elle n'est que la conséquence de ce que nous avons prouvé : la *réalité de l'existence d'une essence distincte de la matière* dans l'organisme humain, et à laquelle sont dévolues les fonctions intellectuelles, que la matière seule ne pourrait jamais remplir. Cette réalité est essentielle pour la vie intellectuelle, dont les actes peuvent être constatés dans mille circonstances diverses de la vie de relation : elle doit donc être démontrée, toujours avec la même incontestabilité, lorsqu'on examine ces actes soit séparément, soit dans leur ensemble. De là surgiront un grand nombre de démonstrations diverses par la forme, si on peut s'exprimer ainsi, mais identiques par le fond ; puisque toutes prennent leur point d'appui, leur fondement essentiel, dans la persistance du fonctionnement intellectuel, plus ou moins en dehors de la vie des organes qui, au premier aspect, semblait y être indispensable.

L'étude des faits physiologiques et psychologiques qui se produisent dans les cas anormaux auxquels nous venons de faire allusion, ne nous semble pas avoir encore été entreprise au point de vue où nous nous sommes placé pour examiner les effets du chloroforme et du curare. Cependant, le sujet est plein d'intérêt et

son utilité morale le rend nécessaire, car, nous le répétons, la psychologie n'est pas les mathématiques, où un théorème une fois démontré, une nouvelle démonstration est inutile pour produire une conviction profonde et absolue. Une vérité psychologique, en général, et surtout la vérité fondamentale de la psychologie, qui est la *réalité de l'existence de l'âme*, ne saurait jamais être assez prouvée, assez ratifiée par mille moyens divers, car il semble qu'il faut, pour arriver à la conviction, que tous les faits, sans en exclure un seul, concourent à la prouver.

Cette condition, qu'exigent les démonstrations de l'ordre moral, nous semble avoir deux causes, que nous ne faisons qu'indiquer ici : savoir : 1° les rapports du physique et du moral, qui font paraître celui-ci sous la dépendance de celui-là ; 2° la persistance de la physiologie matérialiste, à suivre dans cette voie erronée.

En résumé, nous croyons plus qu'utile, nécessaire, dans l'état où cette science se trouve, d'entreprendre un nouvel examen de tous les phénomènes physiologiques et psychologiques qui ont lieu dans les circonstances de la vie pendant lesquelles les fonctions intellectuelles sortent de l'état normal où elles agissent sous des impulsions organiques ou sensoriales. Ces états sont, comme nous venons de l'indiquer, *l'ivresse alcoolique, le délire, les diverses espèces de sommeil, l'extase, la folie, etc.*

Pour le moment nous devons nous borner à déduire